

Daniel LOEILLOT

# Leudeville



La Grande Monographie  
Un village en Essonne se raconte...

Lys Éditions Amatteis  
77190 Dammarie-les-Lys

A ma mère  
et  
à Madame Anne Petit de Leuðeville

COPYRIGHT

Tous droits de traduction et de reproduction par tous procédés réservés pour tous pays.

Loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » [alinéa 1er de l'article 40]. Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Lys Editions Amatteis - 77190 Dammarie-les-Lys - [www.77livres.fr](http://www.77livres.fr)

ISBN 978 2 86849 283 8

Dépôt légal : mai 2012

Imprimé par Gunyfal S.A. - [www.gunyfal.com](http://www.gunyfal.com)

# Prologue

*L'idée de réaliser un ouvrage sur Leudeville trottait dans ma tête depuis longtemps. Il restait à se lancer dans l'aventure, de la même manière que d'autres avaient déjà concrétisé tel ou tel livre sur telle ou telle commune. Natif de Leudeville et résident pendant plus de quarante-cinq ans, je m'étais octroyé six mois pour concocter et figoler le projet. Erreur d'estimation : il m'a fallu plus de deux ans pour recueillir et mettre en forme toutes les informations requises !*

*Hormis l'aide précieuse de la municipalité et celle d'un bon nombre d'habitants, j'ai bénéficié de travaux antérieurs réalisés par des associations ou des particuliers sur des thèmes précis. Ainsi dois-je dès cette introduction mettre à l'honneur ceux et celles qui ont cédé tous leurs droits de propriété intellectuelle, me donnant le champ libre pour puiser à ma guise dans leurs écrits de qualité : Nathalie Desprez et son Mémoire de maîtrise d'Histoire médiévale, Marie-Claude Foncelle et sa Chronique d'un village, Michel et Guy Petit de Leudeville pour une majorité de textes concernant notre église Saint Martin.*

*La mémoire collective a été largement mise à contribution. Bien des leudevillois se sont prêtés de bonne grâce à mes interviews et n'ont pas hésité à me confier photos et documents personnels. Les archives communales et départementales répertoriées aujourd'hui au Domaine du Château de Chamarande ont été aussi copieusement compulsées ainsi que l'ensemble de celles conservées à la mairie. Quand il a fallu aborder les trois activités leudevilloises annexes, la complexité de la tâche est montée d'un cran supplémentaire pour glaner des renseignements dignes de foi : accéder à l'INRA de Bressonvilliers a demandé huit mois d'incessantes négociations et relances ; la Base Aérienne, l'ex-CEV de Brétigny, en restructuration et sous contrôle du Ministère des Armées, a pris des allures de Fort Knox ; la société pétrolière Total est d'une frilosité et d'une méfiance chronique face aux curieux et intrus de tout poil. Annoncées à grands renforts de communication, les sacro-saintes 'ouverture' et 'transparence' générales sont encore bien embryonnaires...*

*La recherche de tout ce qui concerne Leudeville dans la presse écrite locale a été entamée pour une large part, mais finalement abandonnée sans avoir été achevée : les faits divers leudevillois imprimés çà et là n'ont qu'un intérêt mineur. La lecture de milliers de pages s'est résumée à une perte de temps considérable pour, au final, un rapport plus proche de zéro que de celui d'un compte positif. Les colonnes de ces hebdomadaires régionaux regorgent de commentaires politiques et électoraux, tout ce dont nous n'avions nullement besoin ici...*

*Un ouvrage comme celui-ci, le premier à traiter de notre commune, nécessite par obligation exhaustive d'exposer tant les généralités que les particularités. Autant ces dernières offrent l'attrait du détail pittoresque, du souvenir ou de la découverte, autant les premières peuvent rebuter ne serait-ce que par l'exposition froide de situations fort connues ou par l'énumération de relevés géographiques, historiques, administratifs ou encore sociétaux. Pour tout connaître de Leudeville, et surtout pour bien le comprendre, il est tout de même nécessaire de l'aborder par ce côté préliminaire parfois fastidieux que j'ai tenté de présenter au lecteur avec le moins de sécheresse académique possible. A contrario, la conception de l'ouvrage permet d'aborder chaque thème suivant le désir du moment, sans impérativement recourir à une lecture en suivant l'ordre habituel des chapitres.*

*Il est possible que le lecteur soit quelquefois surpris, voire décontenancé, par la présentation assez inhabituelle du recueil ou par les propos tenus au fil des pages : beaucoup de livres de ce type se contentent généralement de rassembler les faits et de les jeter sèchement en pâture, ce qui induit rapidement lassitude et désintérêt. J'ai donc essayé de réaliser un livre moins 'froid', plus attrayant et plus vivant. On excusera de ce fait quelques considérations toutes personnelles sur tel ou tel sujet, assortis de quelques traits d'humour ou parfois d'humeur, comme on excusera certaines formulations à la première personne du singulier ou du pluriel autant que les formes conjuguées à l'impersonnel, moyens d'écriture destinés à éviter le répétitif... De certains patronymes cités au long du livre, le lecteur comprendra aussi que leurs activités ne font ici l'objet d'aucune publicité, pas plus que d'une quelconque critique et encore moins d'une dithyrambe partisane.*

*Certaines recherches sont présentées à la manière d'un détective qui explique son cheminement, avec hypothèses, impasses ou résolutions définitives. Si les deux grands chapitres historique et géographique m'ont donné un peu de fil à retordre, celui sur le langage leudevillois, à l'inverse, une première me semble-t-il dans le genre, ne fut pas simplement une création mais bien une récréation ! Afin de mieux visualiser les particularités de notre village, j'ai réalisé une série de cartes qui devraient soutenir la lecture du texte et l'illuminer davantage.*

*Réunir toutes ces données dans un ouvrage de format ordinaire, qui plus est en noir et blanc uniquement, m'a paru d'une tristesse infinie. Reproduire une quantité de cartes postales et de photos anciennes ainsi que des photos couleur récentes a imposé une solution certes plus onéreuse mais ô combien plus agréable et esthétique ! Mon idée première fut même, au lieu d'un livre, de réaliser un vidéo-disc. A la réflexion, la moitié des sujets présentés s'y prêtait fort mal et l'idée fut vite abandonnée. Tenir sous les yeux l'encre de l'écriture et des illustrations ; avoir en main un objet tangible, palpable, le compulsé à sa guise et lui définir une petite place dans une bibliothèque ; tout cela m'est apparu sans commune mesure avec une lecture 'moderne' sur l'écran d'une machine, aussi performante et conviviale soit-elle...*



*Enfin, l'essai à transformer fut que l'ensemble de ces pages 'respire' Leudeville sans couper les liens avec la vie des localités alentour et sans considération d'époque. J'ai simplement l'espoir que les âmes récemment installées dans notre commune en aient la même compréhension et le même ressenti dans leurs découvertes, et que les plus anciens hument un instant les effluves de quelques tranches de vie que le temps et les hommes ont modifiées bien vite...*

Daniel Loeillot, 1er janvier 2012

# Le Cahier d'Histoire

**A**ux gamins du primaire que nous étions, l'instituteur avait appris que le mot *leu* était l'ancien nom de *loup*, l'imprimant dans les consciences en l'imageant à l'aide de la fameuse expression *marcher à la queue-leu-leu*. J'en avais conclu que Leudeville était, mot-à-mot, la ville du ou des loups. Il y avait donc eu, dans l'ancien temps, comme on dit, un ancien temps totalement indéterminé dans l'esprit d'un enfant, des loups à Leudeville, dans les bois et dans la plaine. Ce qui ma foi était fort plausible, puisqu'on racontait aussi qu'à certaines époques d'hiver, on avait déjà vu bien des fois les loups affamés rôder aux portes de Paris... A l'époque où les grands-mères racontaient encore avec force détails et toute l'intonation voulue Le Petit Chaperon Rouge et autres contes de Perrault, Grimm ou Andersen, où tous les loups et autres bestioles fort peu sympathiques se taillent une large part de fantastique ; à l'époque où La Fontaine se découvre accompagné de son loup grand croqueur d'agneau et où Disney fait saliver la bestiole courant derrière trois petits cochons, il n'en faut pas davantage pour imaginer et croire en un Leudeville d'antan aux crépuscules parsemés d'invisibles yeux de braise tapis dans les ombres les plus profondes...

L'église et une séance de catéchisme viennent un jour semer le doute et perturber cette notion première : je découvre, en écoutant le vieux curé et en jetant sur les vitraux et statues un regard plus précis que de coutume, que l'église est dédiée à deux saints, Saint Martin et... Saint Leu originellement Saint Loup. Une nouvelle histoire de loup ? Un saint qui aurait terrassé un loup au même titre que Saint Michel fut vainqueur d'un dragon ? Le loup érigé à la dignité et au statut de saint ? Une nouvelle origine pour le nom Leudeville ? Quand on est gamin, on ne comprend pas très bien toutes ces complications d'adultes...

L'énigme est longtemps restée sans décryptage... Ce n'est pas sans avoir interrogé mes proches, parents et grands-parents... qui n'en savaient pas plus que moi ! Mon père, chasseur, rigolait bien quand je demandais s'il y avait des loups à Leudeville. Ma mère, intermittente des offices dominicaux, ne m'éclairait pas davantage à propos du fameux saint paroissial. De mes deux grands-pères, l'un ne faisait qu'attiser ma curiosité en éludant le sujet, l'autre creusait mon désarroi en me racontant malicieusement des histoires plus lugubres les unes que les autres, histoires où le loup était toujours le noir héros

des plus habiles forfaitures et des plus atroces méfaits.

La vérité majuscule n'a rien à voir avec ces chimères enfantines. Dans cette affaire, ces premières fausses pistes d'une improbable enquête ne pouvaient aboutir à rien de plausible. Ainsi le pauvre loup de regagner sa tanière la queue un peu basse et Saint Leu de retrouver le trône de gloire que je lui avais fait quitter en lui attribuant malencontreusement la seule auréole de vainqueur du loup.

Nous retrouverons plus en détail les deux Saints, Leu et Martin, dans le chapitre consacré à l'église. Pour l'heure, concentrons-nous dans les lignes qui suivent, à évoquer, dans la même marche, les origines du nom Leudeville et les périodes successives où on le rencontre, associé ou non à l'histoire de la région et des communes environnantes.

## ♦ Le denier de Leudeville

Le nom le plus ancien auquel on ait pu remonter est *Ludedis* au VII<sup>ème</sup> siècle. Bien que le territoire fut très vraisemblablement occupé dès l'époque dite romaine, l'archéologie et la numismatique confirment l'ancien Leudeville : recensée de longue date, une monnaie de l'époque mérovingienne, sans légende au revers, est frappée du nom du village *Ludedis* suivi de *Vico*. Nous reproduisons ci-dessous, en transcription moderne, ce que note exactement l'Abbé Lebeuf à ce sujet, extrait de son ouvrage de 1754.

*« Il est parvenu jusqu'à nous deux preuves que ce village est très ancien, et qu'il existait dès la première race de nos Rois. Bouteroue et Leblanc ont connu une monnaie battue en ce temps-là Ludedis Vico : c'était alors la coutume qu'un Monétaire suive la Cour. Il s'en suit de là que l'un de nos Rois est venu et a séjourné en ce Ludedis Vico avant le huitième siècle. M. de Valois décide que ce doit être Leudeville, qui aurait été une des terres du Fisc ou de ces Villae publica, comme étant situé entre plusieurs rivières, savoir l'Orge d'un côté et la Juine de l'autre. Je crois son sentiment très recevable et j'y souscris ».*

Qui était ce Roi ? Dieu seul le sait. La seconde preuve annoncée par l'Abbé Lebeuf est exposée dans les paragraphes qui vont suivre. De ces investigations d'experts numismates, la majorité converge pour conclure à l'appellation de *denier d'argent de Leudeville*. « Parmi les pièces des monétaires qui sont en argent, la pièce frappée à Leudeville n'a au revers qu'une espèce de croix ancrée, son croison

## Chemins et sentiers

Les archives communales regorgent de comptes-rendus relatifs à l'entretien des chemins ruraux. De 1800 à 1930 environ, il ne s'écoule pas une ou deux années sans que le conseil municipal ne décide périodiquement l'achat et la mise en place de 20, 30 ou 40 mètres cubes de pierres afin de rehausser au mieux les chemins de terre leudevillois en comblant les ornières laissées par les roues des charrettes. Il existe tellement de chemins de terre conduisant à la plaine ou reliant les villages qu'il s'en trouve fatalement toujours un qui nécessite une remise en état ! Logique : Leudeville compte plus de 23 kilomètres de chemins !

*pas voiture ni de chevaux à fournir 2 journées de leur travail<sup>1</sup> pour cette année et pour les années futures ».* En 1818, les 2 jours demandés passent à 3 ; les journaliers requis doivent s'acquitter chacun de deux jours de travail minimum par cheval. De cette date, un document de deux pages calcule et détaille précisément la mise en œuvre, d'où un résultat d'un besoin total de 345 journées de voitures à 2 chevaux et 400 journées d'hommes. D'un écrit de 1878, on sait que la commune possède depuis longtemps un rouleau tracté par chevaux pour tasser les pierres sur la terre humide des chemins vicinaux ; l'engin fatigué, hors d'usage, est remplacé par un nouveau à cette date.



22

26. Le village, détail de carte d'État-major c. 1820. Ce type de carte a été établi de 1818 à 1881. De grands bâtiments leudevillois non représentés ici tendraient à confirmer que cette carte a été dressée avant 1820. (Extrait IGN)

Depuis les temps anciens, deux seules possibilités s'offrent à la commune : réquisitionner hommes et matériel pour la réfection ou trouver des finances par l'intermédiaire de taxes. Ou quelquefois les deux ! L'exemple suivant relevé en mai 1807, l'un des plus anciens, est aussi l'un des plus significatifs ; les modalités d'exécution sont reprises presque mot pour mot en 1818, 1825 et 1826 : « *Considérant que la commune de Leudeville n'a pas assez de revenus pour rétablir les chemins vicinaux, que faute d'y conduire des pierres ils deviennent impraticables et même dangereux, prie M. le Préfet à autoriser la commune à exiger de chaque cultivateur ayant des chevaux [...] deux journées par voiture qu'ils possèdent et aussi de forcer ceux qui n'ont*

La première taxe vicinale fait son apparition en juin 1907 et avec elle la suppression des prestations en hommes et en chevaux. Désormais, moins de fatigue physique pour tout le monde, mais compensation en épuisement des billets de banque !

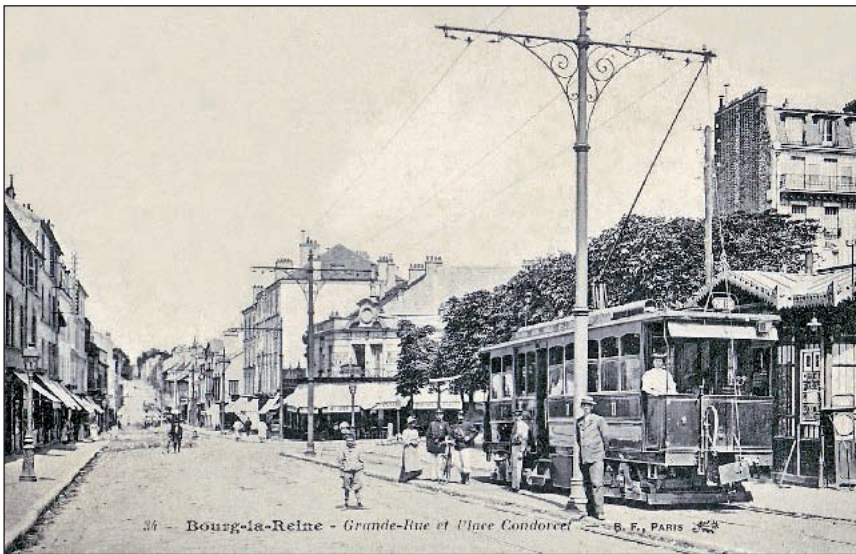
Certains chemins sont dits classés, c'est-à-dire reconnus d'utilité publique ; d'autres devenus inutiles sont parfois déclassés. L'activité agricole en est la cause, en relation avec les villes de destination des grains et des produits (marchés, moulins ou centres nationaux de transport des marchandises) ; en relation

<sup>1</sup> Reproduction du texte sous sa forme originale.

# Histoire des lieux et des chemins

## ♦ La Rue Bourg-la-Reine : une énigme...

Aucun document ne retrace l'origine de la dénomination de cette rue, pas plus que la mémoire collective n'a pu nous aider à résoudre cette énigme. Quelques habitants interrogés avancent une antériorité sous le nom de *Rue du Figuier* mais sans grande conviction. Sur une carte début XIX<sup>ème</sup> que nous reproduisons ici, est inscrit de manière simplissime : *Rue du Carrefour Noblet au Puits Minard*. Une autre carte, postérieure à la Révolution inscrit définitivement « *Rue Bourg-la-Reine* ». Comme Monsieur le Marquis de La Palice l'aurait souligné dans cette affaire Bourg-la-Reine, le changement s'est opéré aux temps révolutionnaires. Mais par rapport à quel critère ? Qu'est-ce qui a déterminé ce choix et quels sont les édiles ou personnalités qui l'ont décidé ? Mystère. Alors, il a fallu se contraindre à entamer des recherches dans des domaines non-leudevillois, extra muros, et en toute logique, en commençant par la commune de Bourg-la-Reine elle-même, afin de vérifier les éventuels liens historiques qu'elle aurait pu entretenir avec nous.



35. Carte postale 1905, ville de Bourg-la-Reine : Grande Rue, Place Condorcet et tramway. (Coll. Déhel)

Deux hypothèses quant à l'origine du nom attribué à la ville de Bourg-la-Reine : dans les tous premiers temps, elle se serait appelée Bourg-la-Rivière, se métamorphosant au fil des piètres écritures manuscrites du temps en Bourg-la-Rière, et de copie en copie Bourg-la-Reine. Cette première approche n'apporte pas grande eau à notre moulin ... Seconde possibilité : la localité devrait son nom à la Reine Adélaïde (de Savoie), épouse de Louis VI Le Gros. Sous

son règne, en l'an 1134, il fit donation du fief de Bourg-la-Reine à l'Abbaye de Montmartre qu'il avait fondé avec son épouse. A noter aussi que dès cette époque, Bourg-la-Reine était une étape d'importance pour les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle qui empruntait la route équivalente à notre Nationale 20. Coïncidence curieuse et amusante : Bourg-la-Reine possédait une église bâtie en 1152 par les religieuses de... *Montmartre* et dédiée à... *Saint Leu* !

En 1567, elle fut pillée et brûlée par les Huguenots lors des guerres de religion. Notre enquête piétine un peu... Bien plus tard, en 1790, Bourg-la-Reine donne son nom au district Sud de Paris. Le 5 septembre 1792, Révolution Française oblige, une loi change le nom en Bourg-l'Egalité qui devient en 1795 chef-lieu de canton pour un temps. Un décret de Napoléon du 7 octobre 1812 rend à Bourg-la-Reine son nom d'origine. Nous voici revenus aux temps post-révolutionnaires de notre questionnement. D'un point de vue économique, Bourg-la-Reine a toujours été un important lieu de passages et d'échanges. La ville est la première étape et le premier relais de poste quand les diligences changent les chevaux,

empruntant le même chemin que l'ancienne grande voie romaine déjà citée. D'en donner encore un exemple avec le Petit Arpajonnais, qui, vers 1890, par cette voie Orléans-Paris, transporte fruits et légumes aux Halles parisiennes avec une halte à Bourg-la-Reine. Un lien évident avec Leudeville et sa région agricole et maraîchère.

Deux constats encore pour terminer. J.B.M. Jaillot, dans son livre de 1745, *Les rues et les environs de Paris*, sorte de grand répertoire détaillé des communes, situe Bourg-la-Reine à deux lieues de Leudeville<sup>1</sup> ! Si on considère que la lieue, variable au fil du temps et au gré des régions, équivaut ici à quelques 3,9 km, soit il

s'agit d'une erreur d'impression, soit Jaillot fait référence à un autre lieu Bourg-la-Reine plus proche aujourd'hui disparu des écrits, des cartes et des mémoires ? De sa part, pourquoi référencer Bourg-la-Reine dans son paragraphe '*Leudeville*', alors que d'autres villes plus proches et surtout plus importantes (Corbeil, Étampes,...) ne sont pas mises en relation avec notre village ? C'est

1 Distance Leudeville/Bourg-la-Reine à vol d'oiseau : 23 km, soit presque 6 lieues. De nos jours par la route : 34 km minimum...

## Les lieux rendus à l'oubli

Mis à part les noms de lieux débaptisés, comme la Rue du Figuier dont on a parlé, comme Le Parc renommé Clos des Chênes et comme la *Place du Château* transformée naturellement au fil du temps en *Place de l'Eglise* sans que quiconque l'ait décidé officiellement, il est d'autres noms ou appellations de lieux rendus aujourd'hui au complet anonymat : soit ils ont totalement disparu, soit ils ont subi de telles transformations qu'ils en sont méconnaissables, soit enfin leur appellation populaire est passablement surannée et gentiment obsolète donc nulle pour l'intérêt contemporain...



60. Le château vu de la place, premières années 1900 sans pouvoir être plus précis. (Coll. Déhel)

De ce chapitre seront exclus tous les bois d'importance disséminés trop au loin dans la plaine leudevilloise, ainsi que l'ensemble des mares. Voici recensés ces oubliés qui touchent (ou plutôt touchaient) plus directement le village et ceux, un peu plus distants, qui faisaient office de passage obligé ou qui étaient devenus des repères pratiques dans l'espace leudevillois.

### ♦ L'ancien cimetière

Sur l'une des cartes postales de 1900 reproduite dans cet ouvrage, on aperçoit bien un porche à la voûte arrondie surmonté d'une croix : c'était l'entrée de l'ancien cimetière, très proche de l'église comme c'était majoritairement le cas dans bien des villages français. Le porche en grosses pierres de grès est toujours là, mais la croix a disparu depuis belle lurette et l'accès arrière est muré. Fin des

années 60 et avec quelques transformations, il devient le premier *'abribus en dur'* de Leudeville ou, devrais-je dire, le premier *abri-d'attente-pour-l'autocar-Delrutte*, station admirablement située en plein virage sans visibilité ! Cet inconvénient majeur est compensé par l'avantage d'une protection des intempéries pour les collégiens en route vers l'école ; même toit temporaire pour la série de grand-mères et ménagères qui, destination marché d'Arpajon chaque vendredi matin, harnachées de moult cabas et autres paniers, potinent allègrement sous le porche en attendant l'arrivée du car d'Emile... Si le calcul avait été possible, un appareil de mesure adéquat aurait mis en évidence que, ces vendredis-là sous le porche, potins et commérages de la commune circulaient beaucoup plus rapidement que le car. A la vitesse du son, en quelque sorte...

J'en reviens au vieux cimetière, en prévenant que, contrôle parental oblige, la lecture de ce paragraphe est interdite aux moins de dix ans. Mi-années 50, la surface utile du cimetière arrive à saturation. Décision est prise de lui offrir une situation moins exiguë en sortie de village et de récupérer l'espace devenu vacant. Du vieux cimetière, on récupère et déménage ce qu'on peut dans les règles de l'art à fin de transfert dans le nouveau. Jusqu'ici, rien d'anormal. Mais pour les écoliers du primaire dont la cour de récréation n'est séparée de l'ex-cimetière que par un petit mur, l'affaire prend alors une tournure imprévue, à la fois cocasse et préoccupante : une ouverture a été pratiquée dans le mur afin d'accéder plus facilement à l'ex-cimetière transformé en... terrain de basket ! Tout autour, ce n'est que



61. Carte timbrée et oblitérée en 1908, photo estimée datant de 1905. L'église, versant ouest et son porché. A droite, un second porché de pierre : l'entrée du vieux cimetière surplombée d'une croix métallique. (Coll. M. Gouvernet)



## Liste des bois

1. Le Bois de Bressonvilliers dit *Le Bois Carré*
2. Les Bois de La Pillas
3. Le Bois du Cul-de-Bateau
4. Le Bois Lafranc
5. Le bois dit *La Pépinière*
6. La Remise au Garde
7. Le Bois des Saules
8. Le Bois dit *de La Pommeraie*, autrefois *Bois de la Grande Voie*
9. La Sablière, autrefois *Bois Dramard*
10. Le Clos des Chênes ou *Le Parc* d'antan
11. Le Bois de la Croix Pillas
12. Les Bois de La Garenne
13. Le Bois de la Mère Thérèse
14. La Remise Tournante
15. Le bois qui abritait la fosse à goudron (Marolles)
16. Le Bois Coupé
17. Les Bois des Carrières (Les Graviers)

### *Bois disparus (1970-2000)*

- C Le bosquet d'acacias, route de Bressonvilliers
- F Le Bois Verger, emplacement des Gallinières
- G Les Ormeaux Blancs

### *Bois disparus aux XIX<sup>ème</sup> et début XX<sup>ème</sup> siècle*

Source : Plan d'Intendance (PI) 1778-1780

- A La Garenne d'en-bas (Bressonvilliers) (PI)
- B La Garenne d'en-haut (Bressonvilliers) (PI)
- D Le Bois à la Bouquine (PI)
- E Le Bois Bouquin, noté *Bois Bouquet* sur une carte XIX<sup>ème</sup> siècle.
- H Le Bois de la Ruelle Cotias, au lieu-dit *La Fosse Lissant* (PI)
- I Le Petit Bois, au lieu-dit *Le Bec-de-Bateau* près du village (PI)
- J La Remise Neuve (PI)
- M Ligne de la Méridienne Verte

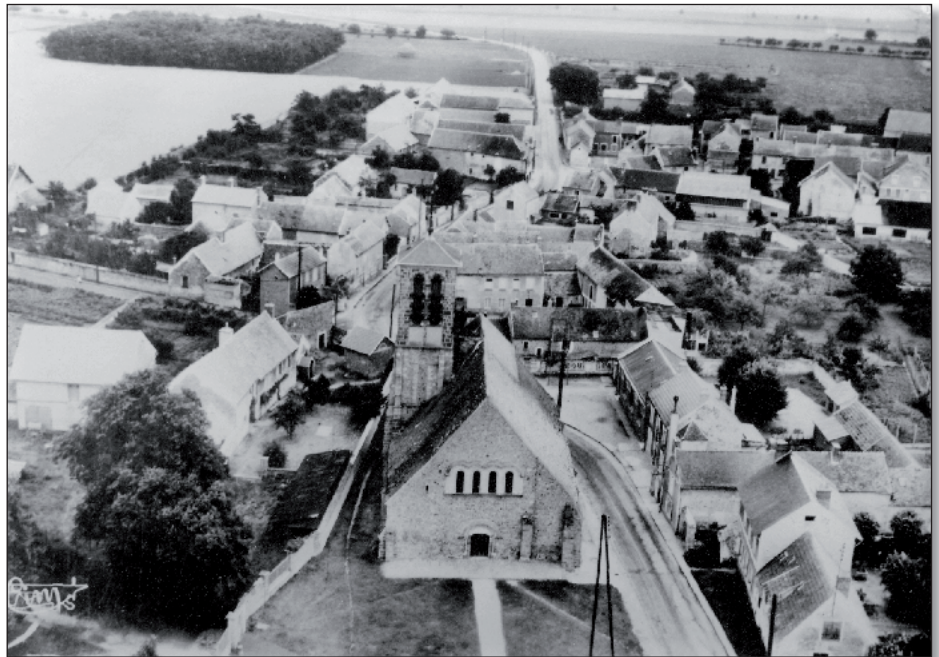
## Les bois

Pour un total d'une quarantaine d'hectares, les espaces boisés sont disséminés sur la plaine agricole. Malgré leur petite taille, leur présence anime les horizons et cadrent les perspectives sur cette grande étendue plane. Double satisfaction d'avoir préservé les bois dans le paysage : lieux de vie pour la faune locale, ces espaces naturels offrent un environnement de qualité tant pour l'œil que pour l'écologie. Il faut reconnaître que les maires leudevillois successifs ont toujours eu pour objectif de résister à la pression urbaine et de conserver ces éléments qui animent le paysage.

Déforestation et déboisement intensifs visant à gagner en terres cultivables ont depuis longtemps cessé.

Depuis la disparition du *Bois Bouquin* (ou *Bouquet*) au XIX<sup>ème</sup> siècle, il n'y a guère eu de déboisement d'importance de ce genre. Trois bois ou boqueteaux ont pourtant été définitivement rayés du panorama au XX<sup>ème</sup> : vers 1975, un bosquet d'acacias en bordure de la route de Bressonvilliers, juste en sortie de la Croix Boissée ; en

2008, le bouquet d'arbres dits *Les Ormeaux Blancs* laisse la place au giratoire donnant sur Vert-le-Grand ; et 1984, un petit bois sans nom près du village, appartenant à Joseph Verger, vestige d'un précédent déboisement partiel début XX<sup>ème</sup>, est abattu sans état d'âme pour donner place à l'actuel lotissement des Gallinières : si les espaces publics agrémentés de placettes végétales y



73. Vue aérienne partielle du village côté Est : carte postale éditée en 1960, photo datant de 1959. En haut de l'image, de gauche à droite : le bois de Joseph Verger qui sera abattu pour créer le lotissement des Gallinières ; à cette époque aucune maison vers la sortie du village à droite comme à gauche ; et deux bandes de terres plantées de pommiers dans la plaine. La première, près du bois, laissera la place au premier petit lotissement de Leudeville le long du Chemin des Mulets, lotissement dit Les Mulets. (Coll. M. Gouvernet)

## Chapitre VI

Aux temps reculés, on sait qu'un village se forme en étalement le long d'une rivière ou de façon plus concentrique quand on aborde l'intérieur des terres. Sans cours d'eau, Leudeville a adopté la seconde solution de façon naturelle. On peut constater l'existence d'un cœur de village où tout est réuni : l'église et le vieux cimetière, la maison-forte puis le Château, les anciennes et nouvelles écoles et enfin la Mairie. Nous avons à Leudeville l'exemple-type des relations de proximité noblesse-petit peuple et clergé-administration civile, ou, prises dans le sens des antagonismes classiques devenus des clichés :



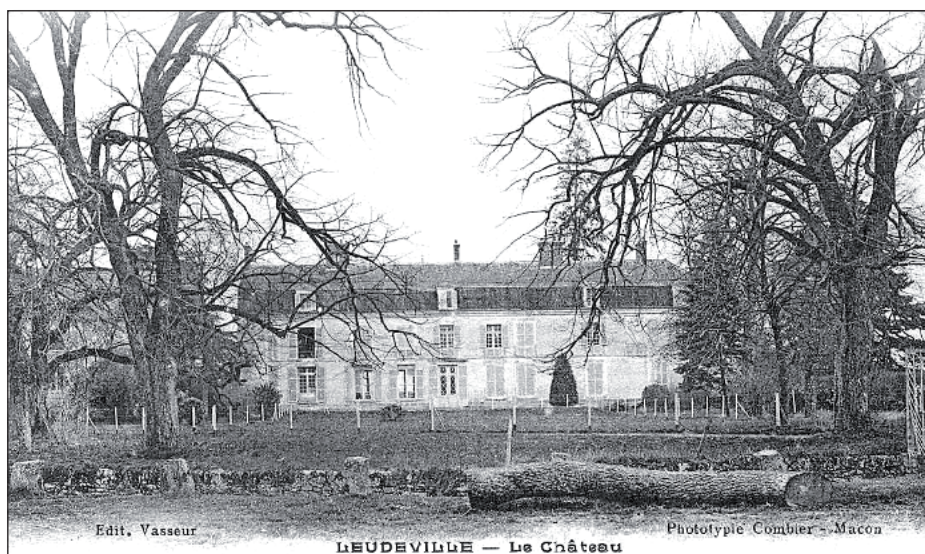
94. L'église en carte postale animée, vers 1900-1905. (Coll. Déhel)



93. La mairie et les écoles, carte postale datée de 1905. (Coll. Déhel)

56

le curé, le maire et l'instituteur, le seigneur et ses petites gens. Tout est concentré là, traversé par la plus grande voie de communication.



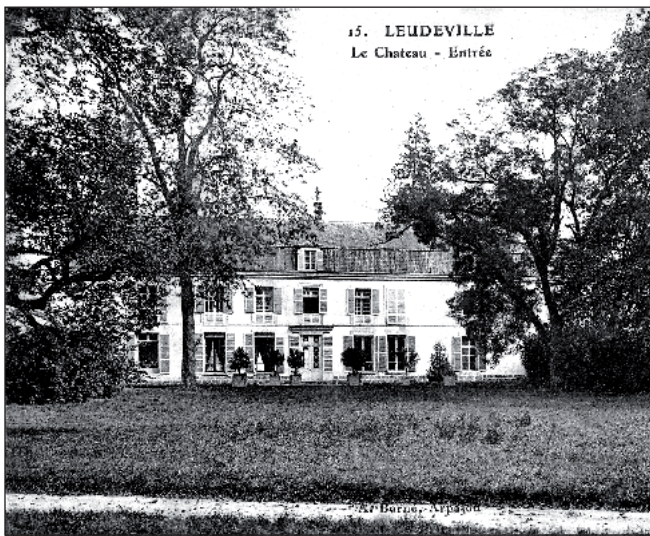
95. Le château vers 1920. (Coll. Déhel)

## Le château

Le bâtiment le plus fréquenté : l'église. Aux antipodes de la grande fréquentation, le château a toujours été une propriété privée, demeure des seigneurs de Leudeville depuis les temps les plus anciens. La famille Petit de Leudeville y fait son long séjour de 1681 à 1956. Château et domaine sont achetés à cette date par Mme Lléu ; son fils Henri et son petit-fils Éric lui succèdent aujourd'hui.

indéterminée déjà cédée au profit de l'extension du camp d'aviation de Brétigny. Interrogé à ce sujet, Monsieur Lléu avance le chiffre de 120 ha restants en 1956 et de 65 ha seulement aujourd'hui, suite à diverses ventes de terres. Des dépendances, on recense principalement la ferme du château et la maison-forte réunies sous l'appellation de communs.

La *maison-forte*, appelée aussi *vieux château*, est la première demeure seigneuriale leudevilloise construite en 1419 à cet emplacement durant l'occupation anglaise. Elle est toujours debout, bien solide, distante de quelques pas du pignon ouest du château ; de nos jours, sa seule utilité reste le remisage et l'entrepôt de divers objets peu indispensables. Son rez-de-chaussée est percé d'un couloir qui fait communiquer le nouveau château d'un côté et les bâtiments de la ferme de l'autre. Au-dessus de la porte d'entrée, une cloche sur son étrier à bascule et une longue chaîne verticale pour la faire tinter : c'était le moyen d'appel au rassemblement pour les repas. Ce rez-de-chaussée attise la curiosité par la configuration de son espace et ses aménagements d'un autre temps : à gauche, une sorte de grande cheminée sous un haut manteau oblong : c'est un puits intérieur ! ; à proximité, les grands bacs en ciment qui faisaient office de lavoir ont disparu. A droite, une plate-forme de maçonnerie sommaire qui donne à penser à une remise, sorte de cave archaïque où fûts, tonneaux, fagots ou denrées étaient surélevés et protégés du sol en terre battue. A l'un des angles, une série de



216. De la collection de cartes Borné-Arpajon, le château photographié en 1910. (Coll. M. Gouvernet)

Quand on dit château, il faut penser inclure les dépendances et les terres. On tient de M. Théophile Petit, un des propriétaires du lieu, qu'en 1930 l'ensemble du domaine compte plus de 300 hectares, exclusion faite d'une surface



217. La cloche sur son étrier à balancier, pignon Est de la Maison-Forte. (09-2010/Photo Déhel)



218. Le grand manteau de briques couvrant le puits à l'intérieur du Vieux Château. Un grand volet de protection a été rapporté pour masquer l'ouverture dangereuse. (09-2010/Photo Déhel)



219. Accès aux étages : l'escalier et le colombage de la Maison-Forte. (09-2011/Photo Déhel)

# La Mairie

## ♦ La petite maison de la Mairie

Quelques très rares écrits sur la commune et ceux de sites Internet -qui ont la fâcheuse manie de copier leurs informations les uns sur les autres sans vérifier leurs sources-, annoncent que les bâtiments de la mairie et ceux de l'école attenante sont réalisés dans le même temps en 1874. Il n'y a rien de plus erroné !

Sans connaître la date exacte de construction de la mairie, sorte de maison campagnarde standard, sobre et banale sans aucun style architectural particulier, on peut assurer que c'est une simple maison particulière déjà debout avant 1840. Lorsque la commune l'acquiert en 1845 et la restaure l'année suivante, elle est prévue à la fois pour servir



256. Le portique d'entraînement des pompiers, les écoles et la mairie. Carte postale oblitérée en 1906. (Coll. Déhel)



255. Cliché absolument identique fait par A. Borné d'Arpajon, hormis le cadrage légèrement différent et les deux cheminées de l'école soudain apparues ! Auraient-elles été 'gommées' sur la première version ? (Coll. Déhel)

Depuis les travaux de 1987, la salle, bien que restreinte, est beaucoup plus fonctionnelle et agréable, avec un grand comptoir d'accueil d'un côté et un espace secrétariat de l'autre. En un demi-siècle, Leudeville passe d'environ 750 habitants à plus de 1300. Le besoin s'est donc fait pressant de restructurer les locaux, de repenser l'organisation du travail et en conséquence d'embaucher du personnel communal supplémentaire. Devenues trop exiguës, les deux classes de l'école sont récupérées par la mairie : la plus petite se transforme en bureaux, la plus grande devient la nouvelle salle de réunion du conseil.

d'école, de mairie et de logement à l'étage pour l'instituteur<sup>1</sup>. Un seul petit bâtiment accolé à son pignon Est depuis 1848 : la remise pour la pompe à incendie. A cette époque, le grand bâtiment des écoles n'existe pas ; l'emplacement n'est encore qu'un terrain vierge récemment récupéré après la démolition d'une très vieille ferme (décidée en 1892, la construction des écoles débute en 1895 et s'achève l'année suivante. Un chapitre leur est consacré à la suite de celui-ci).



257. Salle du Conseil actuelle, ex-grande classe de l'école primaire. (07-2011/ Photo Déhel)

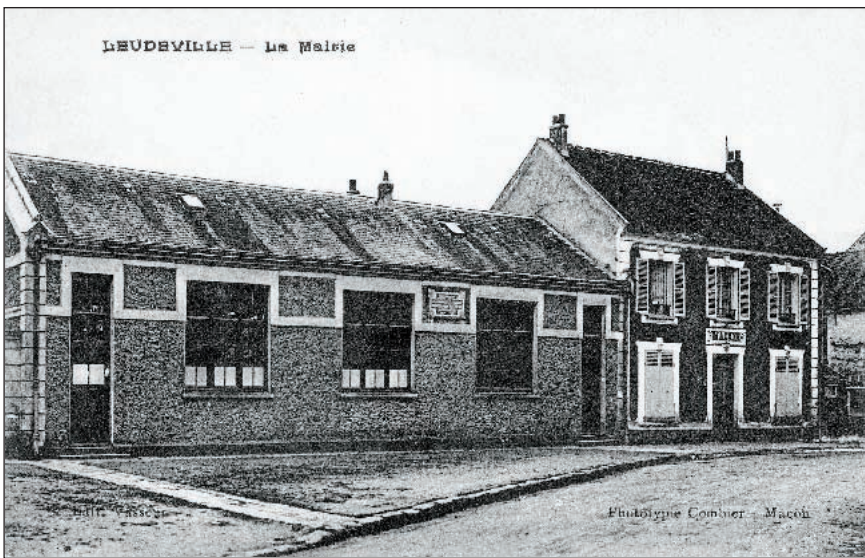
1 L'historique complet est détaillé dans notre chapitre consacré aux écoles.

## Les écoles

L'histoire de l'école de Leudeville -des écoles, devrais-je dire- n'est pas simple. Elle est jonchée de zones d'ombres, de complications, de projets sans suite et d'autres aboutis, d'erreurs ou de contradictions dans les rapports de délibérations, de modifications incessantes tant dans les lieux et bâtiments qu'on lui alloue que dans le personnel chargé de l'instruction qui y circule et professe. Les documents d'archives rapportent un présent, une vie de l'instant qui va naturellement à l'essentiel. Elles ne s'embarrassent nullement de détails qui, dans l'esprit du transcripteur, ne sont que des évidences sur l'instant vécu. Ces détails et ces précisions nous font malheureusement défaut aujourd'hui pour reconstituer la vie de l'école de manière parfaitement sûre.

Le fait d'avoir compté deux écoles primaires distinctes à Leudeville, l'une laïque et l'autre religieuse, est l'une des complications. S'y ajoute que l'école est confiée à des instructeurs religieux durant une grande période ! Une autre interrogation concerne les locaux successifs attribués à l'une et à l'autre des écoles. Dans le chapitre IV de la monographie de 1899, l'instituteur a, semble-t-il, déjà dégrossi et résumé le dossier ; mais la clarté totale est encore loin du compte. Nous allons tenter de clarifier notre histoire d'école(s) dans les lignes qui suivent, en essayant d'être ni trop ennuyeux ni trop académique... Ni trop scolaire.

### ♦ Le « mystère » de la Maison d'École



285. Rare photo des écoles et de la mairie, carte postale malheureusement de petite qualité, année 1950. (Coll. Déhel)

Le premier point d'interrogation a trait aux bâtiments qui abritent l'école leudevilloise depuis l'origine de l'institution. Quels étaient-ils, où se situaient-ils, bref où et à quelle époque l'instruction primaire y voit-elle le jour ? Il est impossible de répondre d'emblée clairement à ces questions. De source certaine, on sait pourtant que Leudeville est une exception, une originalité dans le paysage de l'instruction primaire en Seine-et-Oise. La commune possède en effet une école *laïque et mixte* jusqu'en décembre 1842. Étonnement, car cette année-là, les autres communes environnantes n'ont pas encore d'école du tout<sup>1</sup> ! On connaît donc la date à laquelle cesse l'instruction laïque et mixte, mais on n'en connaîtra jamais la date de naissance précise !

Les plus anciennes archives citent déjà un maître d'école en 1729 ; un autre en 1789, puis un sous-maître d'école en 1792, un nommé Jean-Baptiste Dupré qui est accepté à l'unanimité par le conseil. En 1794, un troisième nom est mentionné, « *Jean-Baptiste Fouché, maître d'école depuis onze mois* », qui a l'intention d'ouvrir une classe « *pour montrer à lire, à écrire et à calculer, ainsi que l'alphabet nouveau, les droits de l'homme, les livres de la Constitution et ceux des actions héroïques et vertueuses* ». Rappelons ici que les révolutionnaires avaient décidé l'enseignement obligatoire et gratuit !

L'instituteur Langot, lui, est parvenu à dénombrier 21 enseignants depuis 1729, tous laïques jusqu'au 21<sup>ème</sup>, Jean-Baptiste Guéné, *cultivateur et maître d'école* en fonction de novembre 1809 à décembre 1842<sup>2</sup>.

Un document daté de 1833 résume la situation scolaire en indiquant que « *l'instituteur est à demeure depuis 1824* ». Certains biens immobiliers du clergé ont été récupérés après la Révolution ; il est donc plus que probable que les leudevillois, désireux de garder le presbytère, l'emploient pour y loger l'instituteur et pour y réunir les assemblées de commune. Un autre document de février 1832, laconique à souhait et presque

1 Le Plessis-Pâté, avec Leudeville, est la seule autre exception de la région proche.

2 Les documents originaux qui pouvaient confirmer la liste dressée par Langot n'ont pu être retrouvés...

# Le blason

En 1993, une idée germe : réaliser pour Leudeville un emblème, un signe distinctif comme d'autres communes en possèdent déjà. Pour Marie-Claude Foncelle, conseillère municipale du moment, c'est même un besoin. Plus noble qu'un simple logo et plus dans l'esprit de la tradition majuscule, le choix se porte sur l'élaboration d'armes ou d'armoiries définies par une description littérale du langage héraldique : leur blason. Monsieur Philippe Petit de Leudeville, passionné de la chose héraldique, est chargé de l'étude.



319. Version polychrome moderne réalisée à partir des anciennes armoiries du XIXème siècle. (Déhel)

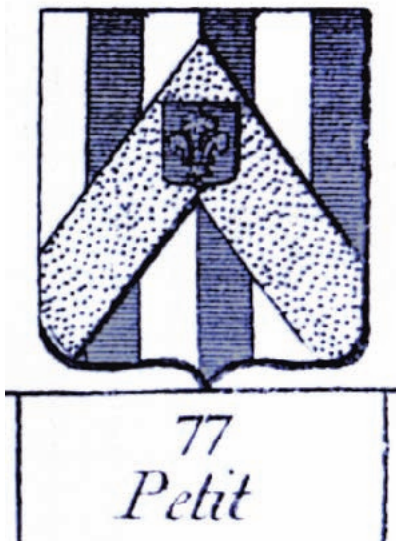


317. L'écu, aile méridionale de l'église. (2010/Photo Déhel)

Il sait qu'en l'église Saint Martin, un écu, sorte d'armoiries anciennes, est sculpté à la rencontre d'un arc et d'un pilier. Comme l'avait déjà noté l'Abbé Lebeuf dans son étude de 1757 : « Dans l'aile méridionale, à la naissance d'une voûte est un écu chargé d'un écureuil d'un côté et de l'autre d'une grille ou herse ». Outre l'ancienneté de ces armes de pierre, il offre la particularité d'être composé de *meubles*, de motifs symboliques, qui peuvent rappeler ou évoquer le village. Monsieur Petit s'inspire donc de cet écu, toujours visible dans l'église, pour composer les armoiries 'modernes' de la commune :

« Sur l'écu original que l'on nomme *parti* (divisé en deux par une verticale), on distingue à *senestre* (gauche) ce fameux écureuil symbole de l'épargne, et à *dextre* (droite) quatre *burelles* d'azur, symbole très probable de la *herse* du pays *hérissé* qu'est le Hurepoix. De chaque côté, les supports figurés, abîmés par le temps, sont difficiles à définir avec précision. L'écureuil peut se justifier encore par le nom *Leude*, prestation ou impôt du Moyen-Age. Les quatre burelles alésées rappellent l'armature d'une herse, mot pris dans l'acception *herse* de labour plutôt que herse de château, symbole de l'appartenance de Leudeville à sa région agricole ». On retrouve cette herse figurée dans le blason des Karnazet, seigneurs de Leudeville et d'autres fiefs voisins : Saint-Vrain, Vert-le-Grand, Janville et Lardy dont le blason est orné d'une herse d'or.

Le nouveau blason leudevillois en gestation est donc censé inclure *écureuil* et *herse*. Il est complété par le champ des armes de la famille Petit, derniers seigneurs de Leudeville dont la famille est toujours présente dans le village depuis



318. Les armoiries de la famille Petit, relevé graphique monochrome extrait de l'ouvrage *Armorial des principales maisons de famille du Royaume de P. Dubuisson et D.F. Gastelier de La Tour, 1877*. Au N° 77 du répertoire, les auteurs notent : « Petit, Seigneur de la Villonière, de Passy, de Leudeville. Palé d'argent et d'azur de six pièces, au chevron d'or brochant sur le tout, chargé sur la pointe d'un écusson d'azur, à une fleur de lis d'or ». Contrairement aux principes établis par l'héraldique, ces armoiries cumulent deux couleurs de métaux, l'or et l'argent.

# Le cahier de géographie

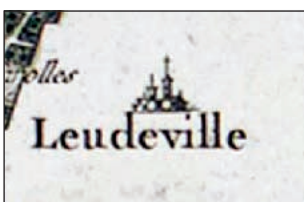
« A Leudeville, les arbres enveloppent le village et le font ressembler de loin à quelqu'un des petits bourgs du Pays de Caux. Le plateau se plisse en un étroit ravin dans lequel s'est assis Vert-le-Grand » (Voyage en France, V.E.Ardouin-Dumazet, 1906).

Le chapitre géographique auquel on ne peut déroger est probablement le plus rébarbatif à instruire et en conséquence le plus fastidieux à la lecture. L'ennui vient de cette suite de constats un peu secs qui exclut souvent toute part de rêve ou d'imagination. Généralement, un cahier de géographie complet aborde la formation du sol, le climat, l'hydrographie, une vue d'ensemble de la région, la vie humaine, la vie économique, les voies de communication et la géographie administrative. De plus, chacun de ces sujets interagit sur un autre, ce qui complique terriblement la tâche et alourdit considérablement le propos. Je me suis donc contenté de présenter séparément les points les plus notables. Tous les autres sont répartis au sein des différents chapitres de notre vie leudevilloise.

La première information capitale, à ne rater sous aucun prétexte, remarquable par son inutilité au quotidien, concerne la position géographique de Leudeville : latitude  $48^{\circ} 33'55''$  Nord et longitude  $2^{\circ} 19'34''$  Est. Il fallait le préciser, au cas où un commandant de paquebot aurait repéré Leudeville sur ses cartes pour venir sans erreur mouiller l'ancre sur la mare à Payen après un retour de croisière aux Bahamas... Tout aussi amusant, on relève dans un livre de géographie, à quelques nuances près, que « se situant dans le Bassin Parisien, le sous-sol de l'Essonne est de même composition que celui de l'ensemble de l'Ile-de-France ». Nous voilà encore bien avancés !



324. Vue partielle de la carte N°7, région dite Etampes-Fontainebleau, carte dressée par les Cassini sous Louis XV et Louis XVI. (Doc. BNF via Gallica)



325. Zoom sur la carte de Cassini. Leudeville est représenté avec deux symboles qui correspondent à l'église et au monument de la Croix Boissée. (Doc. BNF via Gallica)

## ◆ Histoires de terre

D'auteurs plus sérieux, on note que la situation géographique de Leudeville forme la terminaison Est de la région du Hurepoix, en limite avec le plateau de Beauce et le Gâtinais. Plus précisément, le territoire communal se situe sur la plaine de Brétigny, délimitée par l'Orge à

## La Croix Boissée

« *Droit le jour de Pasques flouries qu'en mains lieus sont les crois boissies...* »<sup>1</sup>

**A**u nord du village, le hameau de la Croix Boissée s'étire le long de la rue du même nom. A son extrémité se trouve cette fameuse croix. Sur un tertre planté de quatre tilleuls, la croix de fer est dressée sur une colonne de pierre, elle-même sur un cube maçonné reposant sur un double socle circulaire formant deux marches. Estimée érigée au XIII<sup>ème</sup> siècle, il est difficile de lui attribuer une dénomination exacte : croix de chemin, croix de procession rurale ou croix hosannière<sup>2</sup>, avec la même fonction que les croix de rogations. Bien qu'on ait retrouvé là d'anciennes sépultures -sans qu'aucun écrit ne relate ou n'atteste les faits-, le qualificatif de funéraire ne semble pas devoir être attribué à la Croix. Certains auteurs ont relevé, tout en haut de la colonne, une inscription datant du XIX<sup>ème</sup> siècle : en regardant de plus près, s'il y a eu inscription, elle a bel et bien disparu... En 1982 -ou 83- disparaît aussi le petit ornement sommital en pierre blanche travaillée, collerette cursive de feuilles rassemblées en haut de la colonne, comme une

corolle s'ouvrant en un dernier élan vers la croix. Le gel de l'hiver l'a éclatée, les morceaux ont été ramassés, tellement bien (ou mal) rangés qu'ils ont disparu de la circulation...

L'appellation est courante dans la région : on trouve une Croix Boissée à Vert-le-Grand, à Ballancourt, à Avrainville et encore dans les bois de Cheptainville ; de même dans tout l'Orléanais et dans de nombreux villages situés au nord de la



387. Rue de la Croix Boissée, le tertre et le monument avec la croix, 1910. (Coll. M. Gouvernet)



386. Seconde carte postale début XX<sup>ème</sup> siècle, avec la mare de la Croix Boissée -oblitération 1908-. (Coll. M. Gouvernet)

Loire. Contrairement à ce qu'on a pu quelquefois écrire, le mot *boissée* ou *buissée* ne signifie nullement que des buis aient été présents alentour. Des historiens et des spécialistes notent : « A l'orée des villages comme au détour des chemins, surgissent quantité de croix de fer ou de bois, juchées sur leur socle de pierre. Certaines étreignent ces rameaux de buis jaunis qui leur valent de loin en loin le nom de croix boissée ou buissée ou encore

*bosselée*<sup>3</sup>. Le jour des Rameaux, le clergé se rendait à ces croix pour y attacher quelques branches de buis

1 *Roman de la Manekine*, Philippe Reimes de Beauregard, XIII<sup>ème</sup> siècle.

2 Station où les fidèles chantaient le Hosanna.

3 *Croix rurales et chemins de pèlerinage dans l'ancien diocèse de Chartres*, par Humbert Jacomet.



## Leudeville en uniforme

### ♦ Eau, feu : les pompiers !

**S**’il est un beau métier, entre la vocation et le sacerdoce, métier de dévouement, d’abnégation et de noblesse d’âme, c’est bien celui de pompier. Les gosses ne s’y trompent pas, ils veulent tous avoir un bel uniforme et un casque doré pour conduire une voiture rouge avec une échelle. A Leudeville, la belle image a toujours été édulcorée par le fait que les belles tenues restent associées à des hommes à pied, sans grande échelle et sans belle voiture rouge... Peu d’habitants, peu de moyens financiers implique peu de pompiers et peu de moyens matériels...

Au XIX<sup>ème</sup> siècle où l’on s’éclaire à la bougie, où les cheminées sont allumées constamment pour le chauffage ou la cuisson des aliments ; où bois, foin et fourrages sont stockés dans les maisons, les granges et les appentis ; siècle suivi d’un autre où apparaissent les cuisinières à bois et les lampes à pétrole dans des habitations souvent habillées de poutres, il est aisé de comprendre les risques importants liés au feu. Sans parler du nombre d’incendies « dont le tiers est attribué généralement à la malveillance »<sup>1</sup>, ni des feux de meules dans les champs, accidentels ou criminels. Le plus ancien témoignage manuscrit d’un incendie dans une maison du village, le 11 décembre 1817, est celui relaté par Mme Madeleine Françoise Petit de Leudeville. Si les circonstances précises du sinistre ne sont pas détaillées, on sait que son mari Alexandre Théophile, pourtant malade, s’empresse d’aller porter secours aux leudevillois. Sa bravoure lui sera fatale quelques jours plus tard...

La date exacte de la création d’un véritable corps de pompiers à Leudeville n’a pu être retrouvée. Un seul document municipal original annonce la « création d’une nouvelle compagnie de sapeurs-pompiers », mais ce document fait naître deux interrogations : d’abord sur l’année, puisque le haut de la feuille archivée n’est qu’un lambeau de papier qui a fait de la date une énigme pour l’éternité ; ensuite le mot ‘nouvelle’ peut laisser croire à un remodelage, une refonte, autant qu’à une véritable et première création dans le village. En bas de page, seules les signatures assez bien lisibles des officiers municipaux Giboury, Feuilleret, Thibault, A. Petit de Leudeville<sup>2</sup>, Espivant et Pilassier ont pu nous aider à situer dans le temps : le paraphe

des quatre premiers noms apparaît déjà au bas d’actes municipaux des années 1790-91, certains même jusqu’aux premières années 1820. Considérant que l’instabilité des premières années post-révolutionnaires n’est encore guère propice à de telles délibérations municipales, et en attribuant à notre conclusion une marge d’erreur d’une grosse dizaine d’années, on peut estimer que Leudeville voit la naissance de ses sapeurs-pompiers bénévoles officiels entre 1815 et 1830. Dans un document d’août 1845, on relève l’impossibilité de se procurer aisément « des casques pour la Compagnie de Sapeurs-pompiers nouvellement créée dans la commune ».

Toutefois, notre estimation ne s’accorde pas avec les écrits de l’instituteur qui note en 1899, rappelons-le : « Une subdivision de Sapeurs-Pompiers commandée par un sous-lieutenant existe dans la Commune depuis l’année 1869. Elle est composée aujourd’hui de treize hommes, et depuis le 25 novembre 1892, une Société de Membres honoraires a été fondée dans le but de venir en aide aux Sapeurs-Pompiers malades ou blessés par suite d’accidents survenus dans les manœuvres et dans les incendies ». Cette unité de sapeurs ressemble fort à un remodelage, une réorganisation d’un système déjà en place, puisque des archives prouvent l’acquisition de matériel anti-incendie bien avant 1869.

En 1835, dans la commune comme dans le département, les mesures contre les incendies paraissent encore bien dérisoires. L’arrondissement de Corbeil qui inclut Leudeville est à l’époque « le mieux organisé car il a autant de pompes et de pompiers que l’arrondissement le plus considérable »<sup>1</sup> : il n’y a pourtant que 20 pompes et 435 pompiers au total dans ce coin de Seine-et-Oise ! Pour prévenir les dangers d’incendie, un arrêté préfectoral engage les maires à se conformer à une série de mesures ; pour exemple, cet article préfectoral de novembre 1851 : « Art.17 : Les habitants dont le service est requis, sont tenus de se porter au lieu de l’incendie, de prêter aide et assistance (...). A la première réquisition, ils doivent apporter leurs seaux pour le service des pompes ». Dix ans plus tard (mai 1861), rapide comme l’éclair, la mairie décide de faire l’achat de seaux à incendie supplémentaires...

En 1869, comme cela se pratique déjà dans toutes les communes voisines, les élus décident de confier l’entretien des armes de la Garde Nationale à la section des pompiers, puis reviennent sur leur décision. Les armes resteront déposées à la mairie et seront entretenues par le garde-champêtre. La photo couleur inexistante,

1 Actes administratifs de Seine-et-Oise, Préfecture de Versailles, 1835.

2 Armand Pierre Alexandre Petit de Leudeville (1783-1873).

## Précis de langage leudevillois

Par leur situation géographique ou par leur histoire propre, les régions françaises se sont toujours particularisées par des langages locaux, par des patois dont certains demeurent encore et sont même parfois entretenus pour éviter l'inexorable oubli. Pour l'Île-de-France, la proximité de grandes villes chargées d'histoire, telles Versailles ou Paris, a déterminé un langage à mi-chemin entre celui de la ruralité pure et celui plus châtié ou policé des nobles, aristocrates, bourgeois et autres érudits du temps, bref celui des belles-lettres et du bien-parler : « *Le langage des habitants de Seine-et-Oise ne diffère de celui des Parisiens que dans les campagnes, où le peuple a naturellement un vocabulaire varié et des locutions qui tiennent à son état, au genre de ses occupations agricoles et industrielles, inconnues à celui de la capitale<sup>1</sup>* ».



*Costumes de Seine-et-Oise.*

435. Costumes de Seine-et-Oise, gravure XIX<sup>ème</sup> siècle. (Coll. Déhel)

Durant longtemps, il faut bien admettre que Leudeville a été plus rural qu'autre chose. Les communications avec les grandes villes restent rudimentaires, l'enseignement est balbutiant quand il n'est pas inexistant : la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle voit encore beaucoup d'enfants désertar l'école pour se consacrer aux travaux des champs et les adultes sont encore pour la plupart illettrés. Le langage est donc celui des parents qui le tiennent invariablement des leurs : la transmission est orale de génération en génération, avec ce qu'elle colporte de bon mais aussi d'erroné. Sans parler des transformations induites par une telle pratique... Leudeville est une petite enclave entourée de petites enclaves rurales similaires avec une langue et un vocabulaire commun. Seuls de grands événements, telles les

guerres, chassent provisoirement le sédentaire leudevillois, lui faisant découvrir des hommes venus d'autres contrées et lui ouvrant l'esprit sur des mondes et des langages différents. Les échanges, les mariages sont locaux. L'immigration, quelle qu'est soit, n'est encore qu'un mot : il faut attendre les premiers bouleversements européens des fin XIX<sup>ème</sup> et début XX<sup>ème</sup> pour qu'il prenne véritablement un sens et une reconnaissance.

Jusqu'aux années 60, la langue, le parler leudevillois, est emprunt du profond langage de la terre, une sorte de mélange de ce qu'on peut encore entendre aujourd'hui dans l'Oise, l'Orne, la Sarthe, le Loiret, dans l'Orléanais et la Beauce toute proche. Il est toutefois à noter que les mots sont beaucoup moins déformés que ceux entendus dans d'autres régions (Champagne, Berry, Normandie, etc.). Les mots leudevillois, pour la plupart, sont empruntés au vocabulaire dit familier, populaire ou argotique, ce qui n'empêche nullement la création de nouveaux vocables particuliers. L'installation définitive d'émigrés belges, espagnols, polonais, italiens et portugais ne change rien : on est encore à une époque où l'arrivant s'adapte, souvent très vite, en utilisant peu à peu le langage en place. Sans avoir toutefois, comme on dit, 'un accent à couper au couteau', toute la phonétique traduit le langage des vrais gens de la terre. Des rares gens de la ville venus s'installer à Leudeville ou d'autres un peu plus éduqués ont vite remarqué ce langage assorti d'intonations spécifiques et d'un vocabulaire particulier : c'est ainsi que les cultivateurs et les nombreux travailleurs de la terre qui gravitent dans cette sphère majoritaire sont péjorativement reconnus et baptisés sous le vocable familier mais assez dévalorisant de... *péquenots*.

Reprenant un instant la narration à la première personne, j'ai tenté de répertorier au mieux ce parler leudevillois, dit rural pour les uns et péquenot pour les autres moins condescendants, en effectuant un classement quand le mot ou l'expression en offre la possibilité. A ma connaissance, ce relevé n'a pas d'antécédent. Il fait partie de mon propre vécu leudevillois sur le terrain, affirmant et attestant ainsi de sa véracité. Tout ce qui suit est à comprendre entre les années 1900 et 1990 environ. Sachant que tout s'estompe avec le temps, avec la disparition des anciens et l'arrivée de nouveaux villageois, ce relevé de langage est plus à comprendre dans la première partie du siècle que dans la seconde. Les mots significatifs et les exemples qui les illustrent sont portés en italique ; les voyelles ou

1 Département de Seine-et-Oise, Abel Hugo, 1835.

## Folklore leudevillois

Le langage leudevillois était déjà tout un folklore à lui seul. S'y ajoutent pratiques, habitudes, coutumes ou traditions qu'on retrouve dans plusieurs des villages voisins avec inévitablement des variantes. Tout ce 'folklore' ci-dessous détaillé est à comprendre comme étant celui d'autrefois : sauf exceptions mentionnées, l'année 1970 est approximativement la date limite retenue pour cadrer cet 'autrefois'.

Les rivalités entre villages ont totalement disparu, les bandes qui les sillonnent également. Jusqu'au milieu du siècle précédent, l'esprit de clocher est encore de règle. Chaque commune désigne plus ou moins dédaigneusement la commune voisine comme étant 'pas assez ceci' ou 'trop cela' avec une bonne dose d'ironie dans l'air. Bref, la commune que l'on habite est toujours mise un cran au-dessus des autres et le rival se voit d'office rabaissé à une qualité bien inférieure. Il en découle que les habitants se désignent entre eux par des sobriquets pas toujours flatteurs : ainsi désigne-t-on les *Culs-Pelés* à Champcueil, les *Innocents* à Arpajon, les *Bédouins* à Itteville, les *Beaucerons* à Bondoufle, les *Ânes* ou les *Mangeux d'ânes* à Cheptainville (qu'on prononce *Ch'tainvil'* à l'emporte-pièce). Leudeville est curieusement mieux traité : ses habitants sont les *Saint-Leu*, bien que le sobriquet sous-tende une notion de cul-bénit d'un goût douteux. Il est coutume aussi de modifier le nom d'une ville ou d'un bourg, à l'exemple de Paris devenu le populaire *Paname*. Encore faut-il que le nom se prête à une telle métamorphose. Dans la région, Vert-le-Grand a pu se transformer en *Verloche*, dans le même esprit Brétigny en *Brétoche* et, -c'était facile-, Leudeville en *Leuleu*. Les autres villages y ont échappé.

### ◆ **Sieur Bineau et les roussettes**

Chronologiquement, les premières festivités traditionnelles s'ouvrent avec le carnaval. Pour le plaisir des petits et des grands, on défile toujours dans les rues de Leudeville le Mardi-Gras, travesti et déguisé avec le port du masque de rigueur, bien que le rituel se soit modifié au cours du temps. Jusqu'au début des années 1970, la coutume veut que la mascarade se termine le lendemain, le mercredi des Cendres, par la déambulation du Sieur Bineau<sup>1</sup>, mannequin de paille trimbalé et exposé au fil des rues à la vindicte générale avant de terminer en brûlot festif sur la place publique. Autant le carnaval a toujours été une réjouissance internationale, autant ce folklore de

Bineau semble circonscrit à la région du Hurepoix pour des raisons assez floues. Ce Mardi-Gras personnifié se référerait à une très ancienne coutume moyenâgeuse à l'origine de laquelle un intendant nommé Bineau se serait approprié un droit de cuissage, privilège généralement réservé au seigneur du lieu. Le mécontentement du maître conduisit au jugement et à l'exécution de l'intendant qui finit ses jours sur un bûcher dressé sur la Place du Marché de Châtre (nom ancien d'Arpajon). La ville reprend donc chaque année la légende à son compte en l'accompagnant de défilé de chars, spectacles divers, fête foraine et, clou du spectacle, le jugement de Bineau et sa pendaison au-dessus des flammes sur ladite Place du Marché. En clôture du carnaval, les villes voisines, Leuville, Marcoussis, Nozay, La-Ville-du-Bois, Linas, ... et Leudeville ont toujours suivi et repris à leur compte cet événement originellement arpajonnais ; avec moins de faste dans notre commune, puisque Bineau oblige aussi de brûler des crédits plus minces que ceux disponibles à Arpajon ! Dans un premier temps, le bonhomme bourré de pétards est incendié au milieu du Carrefour Noblet : léger problème, le revêtement de bitume fond et brûle en même temps que Bineau ! Quelques années plus tard, on décide de l'exécuter sur la place de l'église ; ce n'est pas mieux, l'herbe met six mois à repousser !

Le Mardi-Gras est le jour de confection des roussettes, beignets de carnaval dans la même veine que les bugnes lyonnaises ou les croustillons belges. Ce jour, le dernier avant la période de jeûne du Carême, autorise de manger gras et donc d'utiliser une ultime fois les produits périssables, beurre, huile et œufs principalement, pour en faire des petites pâtisseries pas très coûteuses, tant pour la consommation familiale qu'en offrande et partage avec les carnavaleux qui défilent dans les rues de Leudeville. La tradition s'est émoussée jusqu'à disparaître, en même temps que l'application des impératifs catholiques du Carême...

### ◆ **La cloche silencieuse**

Le temps de Pâques mêle le religieux et le profane. Durant trois jours, du Jeudi-Saint jusqu'au dimanche de Pâques, l'église célèbre successivement la Passion, la mort et la résurrection de Jésus. On n'entend plus les cloches carillonner. La seule cloche de Leudeville devient muette elle aussi, comme la sonnette d'autel, toutes deux remplacées par les crécelles des enfants de chœur : les instruments métalliques, brillants, à caractère

1 Orthographe incertaine : on écrit aussi *Binot* ou *Binôt*.

## Commerce et artisanat

### ♦ Un savoir-fer...

Dès son plus jeune âge, Lucien Estève (1899-1982) apprend le métier de forgeron aux côtés de son père, dans le Berry. Encore célibataire et avant d'être son propre patron, il vient travailler à la forge de Plessis-Pâté (route de Brétigny à Sainte-Geneviève, là où trônait la seule pompe à essence du coin). Il s'installe à son compte en 1928 au Carrefour Noblet. On sait avec certitude qu'il poursuit l'activité de son prédécesseur, un dénommé Martin, installé là avant 1899 (Martin prenant la suite d'un certain Laurent en 1822 qui lui-même succède à Antoine Leblanc installé en 1808), un métier de maréchal-ferrant auquel on peut adjoindre celui de charron. A une époque où le cheval de trait est roi (suivant les années, on en compte de 60 à 80 dans la commune) et où la carriole est reine, c'est le seigneur incontesté du ferrage et du cerclage de roues. Tous les chevaux de Leudeville et même ceux des villages voisins passent un jour ou l'autre pour être 'déferrés' et regarnis à neuf. La remise en état des roues, petites ou grandes, toutes cerclées de fer, passe aussi par ses mains, exception faite de toutes les pièces de bois dont il confie la restauration et même la fabrication au père Samuel Deshayes, habile menuisier-charron et employé du père Estève depuis 1938. Son métier et sa situation familiale lui permettent de passer au travers des horreurs de la Grande Guerre : il est démobilisé rapidement pour pouvoir se consacrer à son travail, indispensable à cette époque.

236

Dans la forge, deux foyers juxtaposés avec leur conduit de fumée séparé ; un gros soufflet en cuir clouté qu'on actionne par des tractions sur la chaîne qui pendouille au-dessus des foyers ; une enclume plus massive qu'un bœuf ; une perceuse à colonne archaïque d'un mètre de haut, entraînée par poulies et courroies d'un moteur électrique indatable ; masses, meuleuse disproportionnée, marteau-pilon, cintreuse, étampeuse, pinces et autres instruments de torture d'un autre âge, plus une tonne d'outils divers : c'est l'ancre de Vulcain, avec ses limailles chaudes et sa fumée piquante, un petit enfer pour le paradis du cheval... Le pilon écrase les fers chauds ou effile les socs de charrue émoussés ; l'étampeuse presse le fer, le cisaille ou le poinçonne pour marquer le passage des clous ; la cintreuse tord et galbe les fers plats des garnitures de roues. Tous les autres outils, le père Estève les fabrique lui-même ! Son savoir-faire incontesté dans la trempe des métaux lui octroie une aura qui dépasse les limites de la commune : les cultivateurs ont besoin de ses secours pour la réparation des lames de faucheuses, des ferrures des limons ou des ridelles. Un maçon se déplace même régulièrement de Corbeil pour faire retaper ses outils à neuf ! Au cours de la Seconde Guerre, la vie est difficile pour tout le monde : il arrive que des cultivateurs paient le travail du maréchal en blé ou en haricots ! Chez Estève, le système de troc poursuit sa route : on transforme le blé en farine qu'on donne au boulanger en échange de pain !

On ferre dans la cour, en plein air, quatre à cinq chevaux par jour ; les bêtes sont aux anneaux ancrés dans le mur du plus vieux bâtiment, celui accolé au café d'à côté. La bâtisse n'est pas jeune, elle date de 1666 : c'est la forge originelle. Trois siècles et demi plus tard, tous les anneaux sont encore là, largement rouillés, mais il n'en manque pas un seul... A partir des années 50, la masse de travail s'amenuise lentement et il est difficile pour le père Estève de se reconverter en ferrant désormais des tracteurs... Le dernier cheval de Leudeville, celui du père Lucas, gardera ses vieux fers jusqu'à la fin de ses jours. Comme la



459. L'atelier et la forge de Lucien Estève, maréchal-ferrant de Leudeville, restés en l'état depuis sa disparition... (2011/Photo Déhel)

## Activités et loisirs

**A**ux temps anciens, les loisirs collectifs se résument aux seules festivités locales ci-avant exposées. Rien d'autre. A des époques où les congés n'existent pas en dehors des seuls dimanches et jours religieux ou nationaux fériés, le reste du temps libre est consacré à la famille, à l'entretien de la maison et du jardin. Agriculteurs et éleveurs, eux, ne connaissent réellement aucun jour complet de répit.

### ♦ Du plomb dans l'aile... ou la cuisse !

Avec sa plaine, ses bois, fourrés et remises, Leudeville a toujours été prédestiné à la chasse. La pratique est séculaire, facilitée depuis la Révolution par le perfectionnement des armes à feu. Au cours des années, on répertorie deux types de chasses dans la commune, pratiqués pendant la période légale établie : la chasse classique sur le territoire et les chasses privées. Toutes se font à pied (l'ancienne *billebaude*), en battues ou à l'affût. En absence de gros gibier, on ne chasse que le petit : lièvre, lapin, pigeon, perdreau et faisan principalement. Revenir avec des cailles ou une bécasse dans son carnier tient du miracle ou du plus grand des hasards.

Depuis des siècles, le droit de chasse est considéré comme un attribut du droit de propriété. Ainsi, un agriculteur peut chasser sur ses propres terres, seul ou avec des invités. Même si la pratique tend à disparaître, elle est encore courante jusqu'aux années 70 : Henri Lléu, comme ses prédécesseurs Petit de Leudeville, invite souvent sur son domaine agriculteurs et chasseurs ; le Centre d'Essais en Vol de Brétigny propose aussi de temps en temps à ses

employés une partie de chasse dominicale, généralement en battue, d'autant que dans les années 50 et 60, les environs de l'aérodrome sont infestés de lapins et de gibier dérangés ni par l'agriculture ni par le bruit des avions. On peut entendre quelquefois une ou plusieurs détonations en pleine semaine : c'est un cultivateur parti aux travaux des champs, seul, mais avec le fusil à portée de mains !

La chasse organisée chaque année par la commune regroupe les troupes principales, habitants ou actionnaires (qui paient une action de chasse à un prix plus fort que le résident).

De longue date, Leudeville a toujours compté annuellement 30 à 40 chasseurs sous la tutelle d'une société de chasse qui prend le nom de *société civile de chasse de propriétaires* en 1975 et qui gère l'activité sur 406 hectares du territoire. Paul Darcagne, Michel Dardelet, Jean-Pierre Legrand



469. Le Président de Chasse, campé Carrefour Noblet, s'adressant aux troupes cynégétiques le jour de l'ouverture. (09-2011/Photo Déhel)



468. Dans la brume automnale, palombes et pigeons domestiques se mêlent aux corbeaux pour un festin collectif. (Terres des Bois de La Pillas, 11-2011/Photo Déhel)

## Labourage et pâturage

Vallées et plateaux du Hurepoix offrent de longue date d'innombrables ressources. L'agriculture s'y établit donc très tôt, soit pour la consommation locale, soit pour l'alimentation de la capitale et de sa proche banlieue. Ce qu'on nomme aujourd'hui *Plaine de Brétigny*, qui

large part. Blé et seigle sont semés en automne, l'avoine et l'orge au printemps. A la campagne, on recherche avant tout à planter des céréales panifiables : le seigle, plus résistant et plus facile à battre, est prioritaire ; la culture du blé -le froment-, se développe peu à peu, soit grâce



525. La plaine de Montlhéry-Brétigny, panoramique réalisé en haut de la Tour de Montlhéry en direction de Brétigny et Leudeville. Par temps clair, on aperçoit au loin la ferme de Bressonvilliers et les deux tours de communications interarmées de la Base Aérienne. (12-2011/Photo Déhel)

264

concerne Leudeville au premier chef, est reconnu comme l'une des meilleures terres de France. Les sols sont meubles et garnis de riches couches superficielles homogènes faites de ce fameux limon loessique de surface, réunissant toutes les conditions favorables à des cultures de qualité. Alors que quelques villes ou villages parviennent à se spécialiser dans certaines productions maraîchères, fruitières ou autres, Leudeville est toujours resté très traditionnel dans ses cultures pour de simples raisons de topographie et de moyens de transport : pas de coteaux, pas de cours d'eau, pas de terres immenses comme en Beauce, pas de transport adapté pour les denrées rapidement périssables. On ne voit donc jamais de particularités sur le territoire, comme sont devenus célèbres les cressonnières de Méréville, les tomates de Montlhéry, les fraises de Marcoussis, la mâche d'Étampes et les haricots d'Arpajon (plus précisément les chevriers popularisés par Arpajon mais originaires de Brétigny).

### ♦ La terre du temps jadis...

Des temps très anciens, les renseignements ne manquent pas sur les espèces cultivées. Une foison d'actes écrits y fait souvent référence, ne serait-ce que par les redevances en nature mentionnées. Du XI<sup>ème</sup> au XIII<sup>ème</sup> siècle, on s'aperçoit ainsi qu'une place prépondérante est donnée aux différentes céréales réunies sous le nom de *bleds* où seigle, blé et avoine ont une

à de nouvelles habitudes alimentaires, soit par une demande des seigneurs pour leur table, soit encore dans un but de commercialisation.

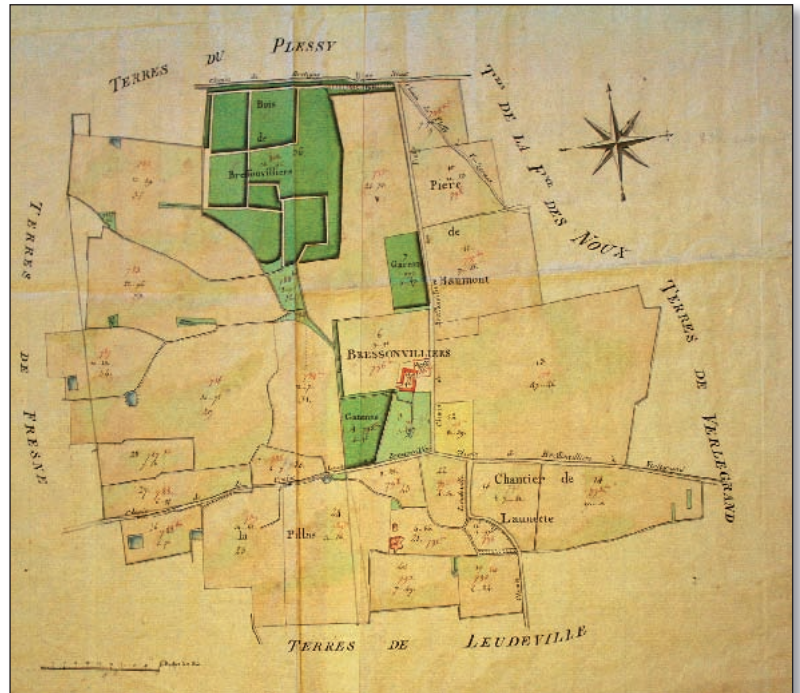
Sur l'outillage, les renseignements qui nous sont parvenus sont fort rares ou peu précis. En revanche, ces écrits anciens abondent en corvées, taxes de toutes natures, redevances en jours de travail dues au seigneur ou au tenant de la terre. Ces mêmes textes offrent au moins l'intérêt de montrer l'abandon progressif des bœufs pour les labours moins profonds et moins parfaits qu'avec le cheval. On sait aussi qu'à la moisson, on coupe les blés hauts : la paille, enfouie au moment des labours, fait office d'engrais, ou bien les bêtes d'élevage laissées là en '*vaine pâture*' fertilisent naturellement elles-mêmes le champ. Cultures céréalières mises à part, une partie du terroir est réservée aux prés et à la culture de la vigne, déjà généralisée sur de petites surfaces.

Dès le XIII<sup>ème</sup> siècle, la plupart des ventes de terres se fait au profit des établissements religieux, Chapitre de Linas ou Prieuré de Longpont. Les abbayes ont la volonté délibérée d'élargir leurs possessions à des terroirs entiers. Ainsi, pour ce qui concerne directement la commune, Longpont acquiert en 1250 le fief d'Hescelin de Leudeville et possède sur les terres leudevilloises une quantité de droits, loyers, impôts, rentes et amendes de justice en guise de rentes constantes ! Grosso-modo, je prie pour ton âme à ma guise, mais tu me rétribues et me donnes à manger par obligation. C'est futé. Tant que le système marche...

# Bressonvilliers

## ♦ Avant-propos

À l'image du site pétrolifère ou à celle de la Base Aérienne, l'accès à l'INRA nécessite de montrer patte blanche... Réaliser un petit reportage afin d'écrire les quelques lignes ci-dessous ne fut pas, comme on dit, une mince affaire. Le compte-rendu définitif devait obligatoirement passer préalablement entre les mains de la direction de l'INRA avant insertion dans cet ouvrage. Pour correction éventuelle avant impression et diffusion. Ces conditions bilatérales acceptées, le manuscrit fut envoyé comme convenu. Après plusieurs relances de ma part et après des mois d'attente, l'approbation finale ne m'est jamais parvenue en retour... En toute dernière minute et toujours dans le silence-radio de l'INRA, décision fut donc prise de passer outre ces impératifs de la première heure et de présenter les écrits tels quels. J'ose espérer que les



597. Terrier de Bressonvilliers, plan d'intendance fin XVIIIème siècle. (Archives communales/Photo Déhel)



596. Panoramique sur les bâtiments de Bressonvilliers. (2011/Photo Déhel)

journalistes des quotidiens français, auteurs d'articles sur la recherche agronomique de Bressonvilliers, n'ont pas à subir le même contrôle. Sinon leurs journaux ne paraîtraient que tous les six mois...

## ♦ Historique

La première rencontre avec Bressonvilliers s'effectue au tout début XII<sup>ème</sup> siècle : dans de vieilles archives concernant le domaine, on retrouve mention de donations de terres appartenant à Geoffroy du Cochet au bénéfice des

moines de Longpont. Le lieu est écrit *Blecemviller*. De 1317, nous avons aussi des témoignages écrits qui font état de Jean Pasté, seigneur du Plessis<sup>1</sup>, des hameaux de Liers<sup>2</sup>, Charcoix<sup>3</sup> et Bressonvilliers, qui obtient du roi Philippe V Le

1 Le nom Plessis vient du latin *Plesseium* nommant les lieux cultivés clos de branchages pliés ; signification proche de notre *Pièche* ou *Piège* leudevillois. A la fin du XIII<sup>ème</sup> siècle, le seigneur du village démembré de Brétigny est Jean Pasté, ecclésiastique fils d'un Maréchal de France (*Histoire du canton de Longjumeau*, par Pinard, 1864). Le village fut fondé en 1218 sous Philippe-Auguste par Guillaume Pasté.

2 *Liers* : hameau de Sainte-Geneviève-des-Bois.

3 *Charcoix* : hameau du Plessis-Pâté.

# Centre d'Essais en Vol et Base Aérienne 217

## ♦ Préliminaires

296 **A**nnoncer dans le prologue que pénétrer aujourd'hui dans la Base Aérienne est plus ardu que d'assiéger une forteresse ou de visiter Fort Knox était de ma part un peu exagéré. Le territoire est tenu par les militaires et les nombreux panneaux 'Défense d'entrer, zone militaire' disséminés sur la périphérie annoncent clairement en toute logique que les lieux ne sont ni dédiés à la promenade, ni ouverts aux indiscretions. Visiter la Base avant qu'elle ne se transforme complètement, prendre sur les lieux les derniers clichés 'profanes' en témoignage d'un passé glorieux et glaner des informations officielles sur l'avenir prochain de la Base, l'ensemble faisait partie de mon objectif. Après l'accord donné par le Commandant de la Base, le colonel Olivier Fabre, rendez-vous fut pris pour qu'un capitaine désigné m'accorde une entrevue et m'accompagne pour une visite guidée. Par contre, alors que toute activité aéronautique a totalement disparu en 2011, mon étonnement fut grand devant le refus catégorique de prendre des photos diverses et variées, d'autant que des milliers de clichés ont été réalisés durant les quelques cinquante années héroïques d'intense activité, sans que quiconque y ait jamais vu la

moindre objection ! Ne m'ont été autorisées que les reproductions des avions dits 'en exposition statique' et celle de la tour de contrôle.

Les autres photos qui illustrent ce chapitre sont issues de trois autres sources : quelques objets et photos d'une collection personnelle ; une série de photos réalisées au Centre d'Essais en Vol par Christian Boisselon, journaliste au magazine Air-Fan, reproduites ici avec l'aimable autorisation conjointe de l'auteur et du CEV ; et une dernière série aimablement confiée par la Mémoire Technique de l'Amicale (des Anciens) du CEV que je remercie encore. Le choix des illustrations fut un drame pour mes yeux et ma conscience : l'Amicale possède dans ses ordinateurs plus de 250.000 photos et documents d'archives ! A noter qu'un ouvrage sur le CEV



612. L'ère de l'aviation commerciale à réaction avec la Caravelle. Ici, le modèle III SE210 N°116 sous la tour de contrôle, photo des années 1970. Les prototypes datent de 1953, le premier vol de mai 1955. (Coll. acev-mt)



611. L'emblématique Mirage IV, symbole de la dissuasion nucléaire, en exposition sur un terre-plein de la BA217 Félix Brunet. 64 avions de ce type ont été fabriqués ; une dizaine fut reconvertie pour assurer les photographies aériennes de haute altitude avant que les satellites remplissent définitivement cette fonction. (09-2011/Coll. Déhel)

est en cours d'élaboration, probablement prévu rédigé et illustré à partir de cette tonne d'informations. Enfin, tous les renseignements recueillis sur place m'ont permis de rédiger l'historique du Centre avec une précision 'officielle' irréfutable.

Le CEV, que les plus anciens appelaient *Le Camp* en simple référence au premier camp d'aviation du territoire, rebaptisé Base Aérienne 217 beaucoup plus tard, est considéré comme l'une des trois importantes activités annexes de Leudeville, sans que les leudevillois, paradoxalement, aient jamais pu le connaître véritablement de l'intérieur. Seuls les nombreux employés résidant à Leudeville



# Leuleu au Pays de l'Or Noir

## ♦ Avant-propos

À l'automne 2010, la société Total E&P France acceptait un rendez-vous d'information destiné à construire le texte ci-dessous présenté. Le 21 janvier 2011, accueil cordial et réponses sans ambiguïté de la part de mon interlocuteur, responsable en chef de l'exploitation des sites pétrolifères de la région parisienne. Deux seules ombres au tableau : ma demande de réalisation de photos à l'intérieur des deux sites grandvertois et leudevillois s'est soldée par une réponse négative catégorique. On peut photographier, mais seulement de l'extérieur. Ce qui fait qu'avec un zoom sérieux, l'interdiction se transforme comme par magie en autorisation. Le texte lui-même a dû faire l'objet d'une approbation préalable auprès du service de communication de la société. L'article a donc été remanié en suivant à la lettre les corrections opérées par ce 'comité de lecture'... Exemple de pseudo-censure (ou tout du moins de contrôle avant diffusion) : je mentionnais les *boues* de forage utilisées pour l'extraction du pétrole, ce mélange d'eau, d'argile et -paraît-il- de produits chimiques dont on ne sait pas grand-chose. Les *boues*, considérées comme un 'mot de métier', n'ont pas retenu l'assentiment : elles ont été supprimées du commentaire, remplacées par le mot *eau*. C'est plus propre. Même si l'eau est sale. De la même manière, à propos de l'incident de 1994, des rejets ne s'écoulaient plus *dans la plaine* comme je l'indiquais, mais *dans le Fossé de Châtre* une fois le texte rectifié. C'est plus canalisé, moins diffus. Sur le même sujet, les journaux régionaux parlent d'une fuite de *pétrole brut* ; dans nos lignes, nous n'aurons droit qu'à des *égouttures*. Exemples parmi d'autres mais qui ne modifient pas profondément l'objet du discours.

## ♦ Goût de vibrations

De 1953 à 1956, la société Petrorep entame l'exploration du sous-sol de l'Ile-de-France, à la recherche de gisements pétrolifères. Après des premiers résultats encourageants en Seine-et-Marne, débarque en 1959 à Leudeville, dans la rue du Bois Bouquin via la route Marolles, tout un convoi de camions peu communs, gros engins un peu barbares qui avancent à la vitesse de l'escargot, stationnent un moment plein milieu de chaussée pour procéder à l'identique 50 mètres plus loin.



656. Camion-vibreur employé pour l'analyse sismique du sol. (Coll. Déhel)

L'étrange procession interpelle l'habitant qui s'attroupe, légèrement en retrait. Curiosité assortie d'une pointe d'inquiétude : le convoi n'est pas d'une discrétion assurée, ça fait pas mal de bruit, la terre tremble à intervalles réguliers et les murs des maisons en conséquence !

C'est la première exploration par système sismique dans le village, directement sur le bitume de la route ! Ayant traversé ensuite la Grande-Rue en direction de Vert-le-Grand, avec les mêmes arrêts réguliers, l'armada poursuit encore ses recherches le lendemain sur le territoire, traversant cette fois-ci plusieurs chemins dans la plaine. Puis elle s'évapore comme elle était



655. Les installations Total E&P France, site de Vert-le-Grand. (01-2011/Photo Déhel)

# Histoire de Beaulieu

La partie leudevilloise dite Beaulieu actuelle n'est qu'une pièce d'un ensemble qui s'étend également sur les communes voisines. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, Beaulieu est un lieu détaché qui appartient au territoire de Marolles, une seigneurie dont le fief relève directement du roi et une paroisse qui relève du doyenné de Montlhéry. « Ce lieu, écrit l'Abbé Lebeuf, s'appelait autrefois Biscorne ou Bichecorne ». Jacques de Baugy apparaît dans les écrits de l'époque (fin XVI<sup>ème</sup> siècle) comme seigneur de Leudeville, Bichecorne et Bondy.

qu'effectivement dès la fin du règne de ce Prince, le nom était changé. (...) Ce lieu est effectivement beau, et par la situation et par la disposition qu'on y a donné ».

L'auteur rapporte qu'à Beaulieu était un magnifique château « en haut d'une grande plaine »... La carte XIX<sup>ème</sup> et les cartes d'Etat-Major anciennes le situent en retrait à l'ouest de la mare du Berceau, à l'intérieur et à l'extrémité nord du Parc de Marolles. A signaler une ornementation axée nord-sud, grande allée



663. Le domaine de Beaulieu, détail d'une carte d'Etat-Major c. 1820. La petite forme arrondie à droite représente la Mare du Berceau. A gauche, en vert : ce qu'on connaît aujourd'hui sous le nom de Parc de Marolles. (Extrait IGN)



665. Vue partielle d'une carte XIX<sup>ème</sup> siècle figurant la ferme de Beaulieu près du domaine de Biscorne et l'allée d'arbres qui franchit le chemin de Leudeville à Arpajon. (Coll. Ph.PdL/Photo Déhel)

314

« On dit dans le pays, poursuit l'abbé, que le Roi Henri IV (qui a séjourné là) en ayant demandé le nom et l'ayant appris, dit que l'on devait plutôt l'appeler Beaulieu. Sans oser garantir ce fait, je trouve



664. Henri IV.

d'arbres dans le même style que celle du château de Leudeville à la même époque, à un degré ostentatoire moindre.

Il faut remonter au règne de Louis XI pour retrouver les premières traces écrites. Louis Malet de Graville (1440-1516) possède la 'Pierre de Biscorne'. Dans cette période, on retrouve le nom des Karnazet, Yves puis son fils René, ainsi que celui des de Baugy : Jacques de Baugy obtient du Roi « la Haute Justice, tant en la Seigneurie de Leudeville qu'en la ferme de Bichescorne ». En 1520, un noble Maître Morelet, secrétaire du roi François I<sup>er</sup> devient le propriétaire du lieu. Aux mois de mai et juin 1627, le roi Louis XIII aime à plusieurs reprises se rendre de Paris à Biscorne pour venir chasser. Sous le règne de Louis XIV, Marc Antoine Acere acquiert l'ensemble de la maison